

Luciana RĂDUȚ-GAGHI*

«Luceafărul» et «Kultura», deux prémisses de modèles de pratiques diasporiques parisiennes

Résumé

Cet article compare les stratégies organisationnelles et éditoriales de deux groupes diasporiques: les Polonais réunis autour de l'Institut littéraire Kultura et les revues de l'exil roumain, principalement parisien. Le choix de la relation au pays d'origine, les positionnements par rapport aux idées européennes et l'implication dans des réseaux internationaux peuvent expliquer les durées de vie et l'influence très différentes des deux publications.

Mots-cléf: diaspora intellectuelle, revues littéraires, *Kultura*, exil parisien

Abstract

This article compares the organizational and editorial strategies of two diaspora groups: Poles gathered around the *Literary Institute Kultura* and the journals of the Romanian exile. The relation with the homeland, the position towards European ideas and the involvement in international networks could explain the very different lifetime and influences of the two papers.

Key words: intellectual diaspora, literary journals, *Kultura*, Paris exile

Rezumat

Articolul prezintă compară strategiile organizatorice și editoriale care definesc două grupuri diasporice: polonezii din jurul *Institutului Literar Kultura* și revistele exilului românesc. Relația cu țara de origine, poziționările față de ideile europene și implicarea în rețelele internaționale pot explica diferențele de longevitate și influența variabilă a celor două tipuri de publicații.

Cuvinte-cheie: diaspora intelectuală, reviste literare, *Kultura*, exilul parizian

Après la Seconde Guerre mondiale, des intellectuels des pays sous influence soviétique émigrent dans les pays occidentaux pour fuir les nouveaux régimes de l'Est. Cet article traitera de deux groupes diasporiques parisiens – roumain et polonais – en quête d'une identité, d'un mode de fonctionnement, de liens avec le pays ou la culture d'origine, de visibilité et d'influence. La question de départ relève du sens commun: pourquoi y a-t-il une différence entre les médias diasporiques roumain et polonais en France après la Seconde Guerre mondiale et quelle est-elle? Qu'est-ce qui fait la différence quand il s'agit de la vivacité et de la

* Université de Cergy-Pontoise, France; luciana_radut@yahoo.com.

longévité d'une revue diasporique culturelle: l'organisation interne, le lien au pays, la participation à des réseaux, l'innovation, l'invention? Finalement, comment, chaque groupe se constitue en diaspora?

L'objectif immédiat est donc la mise en contexte et la compréhension de deux modèles de pratiques diasporiques. A un niveau plus général, nous nous interrogeons sur le rôle des revues des émigrés dans l'accompagnement au postcommuniste. Plus largement, la question porte sur les rôles des groupes diasporiques dans l'opposition au communisme est-européen et dans l'accompagnement du changement de régime. Cette question est un programme de recherche qui ne saura être élucidée en un seul article.

Dans le titre de l'article, nous employons le terme «prémisse» en tant que «point de départ, condition première d'un phénomène» (Trésor de la langue française), donc point de départ des activités des diasporas intellectuelles est-européennes en France après la guerre. Nos incursions dans l'histoire des deux phénomènes n'auront pas l'objectif de rappeler l'histoire détaillée des deux diasporas, mais d'évoquer les éléments nécessaires à l'analyse des médias diasporiques. Nous ne nous occupons pas des diasporas roumaine et polonaise dans leur ensemble, mais traitons du «cas *Kultura*» et de ce que nous appelons «le cas *Luceafărul*». La période que nous analysons ne s'arrête pas en 1989, mais continue aussi loin que les histoires des expériences médiatiques ont duré.

Au delà de la présentation monographique, qui a une importance certaine pour la compréhension des stratégies des deux groupes, l'intérêt de leur comparaison réside dans la mise en évidence ce que nous appelons des «modèles de pratiques diasporiques». L'analyse des revues des émigrés polonais et roumains permet de comparer deux types de fonctionnement des diasporas, fondés sur des valeurs très proches, mais ayant choisi des stratégies d'agir différentes. Les deux groupes diasporiques ont choisi la France pour son humanisme et son universalisme, ils ont choisi de manière naturelle de créer des revues culturelles à teinte principalement littéraire pour s'opposer au communisme qui s'installait dans les pays d'origine et pour valoriser les talents littéraires de leurs auteurs. Nous avons donc affaire à des «pratiques diasporiques parisiennes» qui se fondent sur des projets politiques, culturels, identitaires. La particularité historique de ces diasporas est qu'elles se sont mobilisées autour de leur projet tout de suite après leur installation à l'étranger. Les intellectuels dont il sera question ci-après portaient des idées et des idéaux qu'ils devaient transmettre le plus rapidement possible. Leur stratégie intellectuelle sera donc étudiée ici parallèlement à leurs stratégies organisatrices.

Nous traitons ici des médias créés par les diasporas elles-mêmes et non des participations aux projets médiatiques «majoritaires». Mais il sera inévitable d'évoquer les collaborations de leurs auteurs avec les radios (Radio Europe Libre, Radio France Internationale), les maisons d'édition, les revues culturelles, les associations, les organismes internationaux etc. Nous parlerons des diasporas parisiennes, mais les relations aux diasporas des autres capitales occidentales doivent nécessairement être prises en compte pour comprendre les phénomènes de l'émigration et des identités des exilés.

Nous éviterons, malgré une forte tentation, de parler en termes de réussite ou d'échec des pratiques ou des stratégies diasporiques. Car la question sous-jacente à la comparaison des deux modèles est pourquoi il y en a eu un qui a pu être poursuivi jusqu'en 2000 et même au-delà (le cas polonais) et l'autre non. Il s'agit de groupes similaires: les diasporas intellectuelles, des élites culturelles de deux pays qui se retrouvent en France après la Seconde Guerre mondiale et qui ont démarré la parution de revues culturelles au même moment, en 1947. *Luceafărul* ne vivra qu'une année. *Kultura* paraît jusqu'en 2000. La présentation des deux modèles sera

donc accompagnée plutôt de propositions théoriques que d'appréciations qualitatives. Nous nous appuyons sur les articles «programme» des deux revues (dans le n° 1 de *Luceafărul* et n° 2-3 de *Kultura*) qui présentent aussi les stratégies éditoriales: public cible, orientation politique, objectifs littéraires, sociaux, culturels... Nous ferons appel aussi à toutes les sources (journaux, analyses existantes) utiles à notre recherche. Notre intérêt premier porte sur la période de début des deux publications, mais nous suivrons aussi leurs évolutions dans le temps.

Nous explorons un «modèle» particulier de média diasporique qui, pour des raisons liées aux segmentations disciplinaires, a longtemps été laissé aux études littéraires, à l'histoire littéraire ou à la critique littéraire. Or, nous découvrons un vrai terrain d'étude pour les sciences de la communication, car il s'agit d'un média minoritaire au discours et aux objectifs politiques subtils. L'étude de ces revues littéraires apporte des informations précieuses à l'anthropologie culturelle de l'Europe, par les idées, les représentations, l'imaginaire véhiculé dans ses textes. Le sociologue trouve des données fertiles au sujet de l'organisation des intellectuels, de leurs réseaux, de leurs appartenances ou revendications d'appartenances. Finalement, l'histoire contemporaine ne peut ignorer le rôle de ces acteurs dans la lutte contre le communisme de type soviétique en Europe. Nous espérons ainsi ouvrir les champs disciplinaires et déplacer les notions de diaspora ou de transnationalisme de leur territoire originel qui est représenté par les théories de la migration.

La première partie de cet article posera les définitions des notions centrales de l'article: intellectuels, diasporas, transnationalisme et médias. La seconde partie contient une présentation factuelle des deux revues, de leurs ressemblances et différences. Les éléments présentés par la suite sont apparus comme révélateurs des différences entre les deux phénomènes suite à l'analyse thématique des textes étudiés. Il s'agit du débat sur le nihilisme ou l'héroïsme dans la culture européenne, du positionnement par rapport à la politique, des stratégies littéraires, des auteurs et du public. La dernière partie traitera des appartenances aux réseaux.

1. Les notions. Des diasporas au transnationalisme dans l'étude des revues littéraires

Quatre notions et un contexte historique définissent son sujet: intellectuels, diasporas, transnationalisme et médias dans le contexte de la guerre froide, de l'anticommunisme des exilés de l'Europe de l'Est et du passage au postcommunisme. Ces notions ont connu plusieurs définitions et redéfinitions au fil du temps, donc nous présenterons ci-dessous les approches suivies par notre recherche.

1.1. Intellectuels

Julien Benda définissait ainsi l'objectif de son ouvrage, *La trahison des clercs*: «[...] mon sujet est l'action que les clercs ont exercé dans le monde et non ce qu'ils ont été en eux-mêmes» (Benda, 1927, p. 60). C'est aussi notre objectif, ne pas analyser les protagonistes des histoires que nous rappellerons plus loin, mais leur action – collective avant tout. Les intellectuels formeraient «le groupe social séculaire des 'élus' avec une mission politico-morale plutôt que simple groupe de statut (*status group*)» (Bozóki, 1999, p. 2), ils seraient des «créateurs, des distributeurs et des employés de la culture: le monde symbolique de l'homme» selon S. M. Lipset (Bozóki, 1999). Nous parlerons donc des intellectuels de ce point de vue,

et nous évoquerons surtout des écrivains, qui agissent, s'impliquent dans le débat public, créent un débat (anticommunisme, antitotalitaire, d'opposition aux idées reçues en Occident).

1.2. Diasporas

Les spécialistes des études diasporiques considèrent qu'il existe quatre types de diasporas contemporaines, avec leurs exemples respectifs (Bruneau, 2010, p. 41):

1. La diaspora entrepreneuriale: Chinois, Indiens, Libanais;
2. La diaspora religieuse, associée à une langue particulière: Juifs, Grecs, Arméniens, Assyro-Caldéens;
3. La diaspora politique, quand le territoire d'origine est dominé par un pouvoir étranger et quand le souhait de la diaspora est la création d'un Etat-nation: les Palestiniens;
4. La diaspora raciale et culturelle: les noirs; les tsiganes.

Cette classification est particulièrement incomplète pour notre cas. Il s'agit peut-être du signe que les diasporas formées par les intellectuels exilés ne font plus partie des dossiers qui sur les bureaux des chercheurs. Ou bien c'est le signe d'une généralisation – erronée à notre sens – entre diasporas nationales et diasporas «thématiques». Il est vrai que, dans le même ouvrage, Rainer Bauböck parle des revendications politiques qui s'associent aux définitions identitaires collectives et individuelles des diasporas et qui seraient plus ou moins communes à toutes ces catégories (Bauböck, 2010). Néanmoins, le cas qui nous intéresse ici est très peu exploité par la bibliographie du domaine.

Les élites polonaises ou roumaines, exilées en France ou ailleurs après la Seconde Guerre mondiale, faisaient certainement partie des diasporas nationales respectives. Mais ils avaient aussi un rôle particulier, celui des meneurs, celui de passeurs et de formateurs d'idées. C'était une diaspora politique et culturelle à la fois, une diaspora de la parole, du mot, de la révolte, de l'éveil, comme une diaspora des liens avec la patrie-mère, de la préservation de l'esprit national perverti dans les pays par l'influence soviétique. Un objectif sous-jacent de cet article sera donc de prouver l'existence de cette catégorie et l'importance de sa reconnaissance pour les études des diasporas actuelles.

Pour définir un groupe diasporique, plusieurs critères et éléments entrent en jeu. Chaque groupe diasporique se définit (aussi) par rapport à sa nation d'origine. Mais la question de la continuité du rapport à la nation dans le temps et l'espace, «l'inévitable dépendance des identités diasporiques d'un *chez soi*, *la maison*, *homeland*, l'évaporation des cultures diasporiques par l'assimilation capitaliste et nationale» tendent à devenir des pistes anciennes d'étude (Bailey, Georgiou & Harindranath, 2007, p. 19). Les chercheurs se demandent si la nation n'était pas une fausse piste de recherche des diasporas, une piste biaisée, un contexte réduit, limitatif. A l'époque de la mondialisation, il serait temps de dépasser le nationalisme méthodologique, «l'imagination sociologique» de C. Wright Mills étant, somme toute, nationale. En pleine «modernité liquide» (Bauman), où même au-delà, il faudrait penser en termes de «cosmopolitisation» (Beck, 2002). La nourriture, la production, l'identité, la peur, le plaisir, le pouvoir ou la politique doivent désormais être pensés au niveau global.

Aujourd'hui les recherches se concentrent sur la ville ou le réseau, par exemple. Nous interrogeons l'environnement et les réseaux d'appartenance des diasporas qui nous intéressent ici pour comprendre leur action le rôle historique, politique, culturel des diasporas. Nous nous concentrerons beaucoup moins sur les rôles de communautés, que Bailey, Georgiou et Harindranath (2007) indiquent comme étant un autre enjeu épistémologique des recherches

actuelles sur les médias diasporiques, à côté de leur dimension cosmopolite. Nous ne sommes évidemment pas dans une logique de cartographie des mobilités non plus, ce qui nous intéresse avant tout étant le fonctionnement des médias diasporiques et les idées qu'elles véhiculent.

1.3. Transnationalisme

Souvent considérées comme synonymes, les notions de diaspora et de groupe transnational comportent des différences qui peuvent devenir des prémisses de recherche. Certains auteurs considèrent que diaspora est devenu une notion à connotation politique, pendant que les approches transnationales n'ont pas fait leur entrée dans les débats publics au même degré de politisation. Ces mêmes auteurs font remarquer que le terme de diaspora se réfère toujours à un groupe, à une communauté, et a largement été utilisé dans les études littéraires et historiques. Contrairement à eux, des concepts comme transnationalisme – et espaces, champs, formations transnationaux – se réfèrent aux «*processus* qui transcendent les frontières inter-nationales et donc décrivent des phénomènes plus abstraits dans un langage de science sociale» (Bauböck & Faist, 2010, p. 11). La distinction serait donc disciplinaire: sciences humaines d'un côté, sciences sociales de l'autre. Les «espaces transnationaux» sont définis par les liens «stables, durables et denses» qui traversent les frontières des Etats (Bauböck & Faist, 2010, p. 13). Ainsi, l'étude du transnationalisme est l'étude des réseaux qui ne sont pas toujours réduits aux limites nationales et qui sont chargés de la promotion des valeurs universelles – droits de l'homme, démocratie, égalité des genres (Faist, 2000).

Néanmoins, ce n'est pas pour autant que la difficulté du «nationalisme méthodologique», identifiée pour les études des diasporas, est plus facilement dépassée dans le cas des mobilités et des réseaux transnationaux. Cette difficulté est encore plus renforcée dans le cas des médias transnationaux, où le peu de recherches existantes tentent difficilement à dépasser les perspectives nationales.

1.4. Médias

Les médias ont le rôle le plus important dans la création et le maintien des relations sociales au sein des diasporas (nous ne parlons pas ici de relations communautaires). Les médias contribuent aussi bien à la mise en place de connexions au sein des diasporas et des sous-groupes des diasporas qu'au maintien des relations avec le pays d'origine. Les recherches actuelles pointent à juste titre le rôle des nouvelles technologies de l'information et de la communication dans la circulation des idées politiques, culturelles des diasporas. «Les médias deviennent de plus en plus importantes pour les diasporas car ils permettent l'accès aux images et aux sons et élargissent les possibilités pour la communication à double sens (*two-ways communication*) ou à sens multiples (*multiple-ways communications*) entre plusieurs lieux, groupes et individus» (Bailey & al., 2007, p. 17).

Plusieurs pistes de recherche des médias diasporiques semblent se dégager des diverses études de cas publiés récemment. L'analyse de leur fonctionnement *per se* apporte des informations sur le média, ses organisateurs, leurs objectifs, la communication qu'ils fournissent. L'étude des rapports entre les médias diasporiques et les médias nationaux du pays d'origine permet d'identifier les volontés d'invitation au débat, de mise en avant de valeurs ou d'interactions qui sont occultés, censurés. Les médias diasporiques sont «minoritaires» ou «alternatives» d'un double point de vue: par rapport aux médias du pays d'origine et par rapport aux

médias du pays d'accueil. Les analyser dans leur contexte environnant met en avant leur caractère de médias «identitaires», qui collaborent ou non avec les médias majoritaires.

Les perspectives nouvelles de recherche insistent sur le nouveau rôle des diasporas et de leurs médias, qui est celui de créer des identités hybrides. Dans le cas que nous analysons, il s'agit de la définition «classique» de leur rôle – maintenir les identités à distance, dans une perspective linéaire (voir en ce sens l'article de Mattelard (2009), qui indique la manière dont les disciplines ont accueilli le nouveau rôle des nouvelles technologies de l'information et de la communication au sein des diasporas et comment le sujet est passé des *migrations studies* aux *cultural studies*).

2. Les faits. La constitution des deux groupes diasporiques

A la fin de la guerre, des intellectuels de l'Europe centrale et orientale ont choisi de fuir les régimes soviétiques de leurs pays d'origine et se sont installés en Europe occidentale, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud. Un nombre important de ces exilés a choisi la France, et principalement la région parisienne.

Les histoires des exils polonais et roumain au fil du temps sont différentes et ne supportent pas de comparaison factuelle. Au XIX^e et au début du XX^e siècle, des communautés importantes d'exilés économiques polonais se sont installées en Europe occidentale et aux Etats-Unis. Ils ont été rejoints par la vague de réfugiés politiques et de soldats vaincus qui ont fui la Pologne envahie par l'Allemagne et l'Union soviétique et divisée entre les deux pouvoirs après le pacte du 23 août 1939. Quelques 90000 militaires polonais ont trouvé refuge (officiellement internés) en Roumanie, Hongrie ou Lituanie. Plus de 32000 civils se sont échappés par la Roumanie et la Hongrie avec l'objectif de rejoindre la France ou les colonies françaises, car le gouvernement français avait promis d'accueillir les troupes évacuées. Un gouvernement en exil a été formé à Paris et déplacé à Londres après la défaite française de 1940. Dirigé par Wladyslaw Raczkiewicz et ensuite par Wladislaw Sikorski, le gouvernement en exil a été reconnu par Churchill et 51000 soldats formaient en 1945 le First Polish Army Corps. Des idées politiques et des démarches de projets fédéralistes ou confédéralistes ont ainsi commencé (Lane & Wolanski, 2009).

Un des régiments polonais à l'étranger était formé par les officiers et soldats libérés des camps et des prisons soviétiques, suite aux accords entre Staline et Churchill. Les fondateurs de *Kultura* en faisaient partie: Jerzy Giedroyc, avocat, ancien membre du gouvernement avant 1939, diplomate, éditeur de deux revues, Joseph Czapski, peintre et écrivain, Zofia Hertz et son époux, Zygmunt Hertz, avocats, Gustaw Herling-Grudzinski, critique littéraire. Sous le commandement du général Anders, ils avaient commencé à publier le journal du Bureau de propagande de l'armée, *Kultura*. Retrouvé en Italie et ayant quitté l'armée, Giedroyc crée à Rome l'Institut littéraire *Kultura* en 1946, qui déménagera à Maisons Laffitte fin 1946, principalement pour des raisons politiques liées aux positions du gouvernement communiste italien (Bolecki, 2009, p. 146). *Kultura* deviendra la revue la plus influente de l'exil polonais qui œuvrait pour la préservation de la culture polonaise et qui réfléchissait aux projets de l'après-communisme. La revue *Kultura* a cessé de paraître après la mort de son fondateur, en 2000, selon la volonté même de Giedroyc.

L'exil roumain ne connaît pas l'ampleur du phénomène polonais. Au XIX^e siècle, les noms des exilés les plus connus sont Iulia Hașdeu, Anna de Noailles, Elena Văcărescu, Marta

Bibescu, qui ont toutes suivi de raisons personnelles pour arriver en France (voir l'analyse de Behring, 2001). Les écrivains avant-gardistes de l'entre-deux-guerres représentent une vague d'exilés qui ne trouvaient pas en Roumanie le terrain, la liberté nécessaires à leurs créations. Il s'agit de Tristan Tzara, Gherasim Luca, Benjamin Fondane ou Eugène Ionesco, qui étaient chez eux à Paris et dans l'engouement créateur de la Ville Lumière. En cela, Behring (2001) refuse de considérer l'avant-garde littéraire comme un précurseur de l'exil de l'après 1945, motivé politiquement, socialement, culturellement, étendu sur presque 50 ans, qui «est arrivé à des traits bien définis, qui a pu créer des institutions influentes et produire une littérature originale, qui, par rapport au nouveau contexte culturel et par rapport aux évolutions littéraires du pays, a révélé, par rapport à la tradition, des spécificités qui ne peuvent être ignorées» (Behring, 2001, p. 20).

Cette chercheuse allemande identifie trois vagues d'exilés. La première, celle des années 1940-1950, a rassemblé des adeptes ou sympathisants du mouvement légionnaire et les partisans du maréchal Antonescu, les monarchistes, les opposants à l'idée d'une collaboration avec l'URSS. Plusieurs de ces exilés ont profité des postes diplomatiques externes pour rester à l'étranger, comme c'est le cas de Mircea Eliade, Virgil Gheorghiu (auteur du roman *La 25^e heure*), le romancier Vintilă Horia, Emil Cioran, le poète Horia Stamatu (passé par deux ans à Buchenwald pour son adhésion au mouvement légionnaire), George Uscătescu, essayiste. L'autre type d'émigrés de la même vague étaient les écrivains et jeunes intellectuels déçus par l'après-Antonescu et le gouvernement Sănătescu, qui ont choisi l'exil: Virgil Ierunca, Monica Lovinescu, tous les deux boursiers à Paris, en 1946 respectivement 1947, Ștefan Băciu, jeune journaliste, Alexandru et George Ciorănescu, etc.

La deuxième vague, des années 1960-1970, est celle des persécutés politiques (Nicholas Catanoy), des émigrés des années 1960 libérales (Ion Ioanid), de ceux qui ont refusé le compromis politico-culturel (Dumitru Tsepeneag, Ilie Constantin, Petru Popescu), Paul Goma, expulsé en 1978 en France, le critique littéraire Matei Călinescu, Virgil Nemoianu, Ion Negoitescu, Virgil Tănase, Ioan Petru Culianu, Sanda Golopenția, Ion Vianu, Petru Dumitriu.

La troisième vague est celle des années 1980, marquées par beaucoup de restrictions, et est constituée principalement d'écrivains qui ont choisi en nombre important l'exil. Norman Manea, critique et opposé au régime, a fui à New York, via l'Europe. Ion Caraion, poète et essayiste, s'est établi à Lausanne. Alexandru Papilian arrive à Paris et est embauché à RFI. Dorin Tudoran s'en va aux États-Unis. Matei Vișniec, dramaturge, s'est établi à Paris.

La plupart de ces écrivains, mais surtout ceux de la première vague, participent à la création de revues de l'exil. Nous avons choisi comme point de repère *Luceafărul. Revue des écrivains de l'exil*, qui est la première revue de l'exil post 1945, sans directeur officiel, mais publiée par la communauté des exilés roumains parisiens de l'époque: Mircea Eliade, Virgil Ierunca, Mihail Villara, Horia Vintilă, Alexandru Andronic, etc.

3. Les corpus. Les éditions Kultura et les revues de l'exil roumain

L'objectif premier de Giedroyc était la publication de livres, et ce projet a été largement respecté. Mais ses collaborateurs l'ont vite convaincu de la nécessité de la publication d'une revue. Finalement, *Kultura* est devenue une vraie maison d'édition, qui publiait le mensuel *Kultura* (637 numéros pendant 53 ans), la collection Bibliothèque de *Kultura* (démarrée en 1953), où l'on publiait de la littérature, de l'histoire, et du journalisme (350 titres parus), et

le périodique *Cahiers historiques*, publié à partir de 1962, avec des articles sur le XX^e siècle (Bolecki, 2009, p. 144) (170 numéros jusqu'à aujourd'hui, source *Kultura*). Les archives de l'Institut Littéraire, devenu aujourd'hui Association Institut Littéraire *Kultura*, sont en train d'être numérisées à Maisons Laffitte, par des archivistes de Varsovie. En 2009, ces archives ont été incluses dans le Registre pour la Mémoire du Monde de l'UNESCO.

Pour ce qui est des publications de l'exil roumain, il nous semble qu'il n'est pas raisonnable de considérer le titre *Luceafărul* seul. D'autres publications paraissaient à cette période: *Ori-zonturi. Bulletin mensuel pour la propre information et documentation* (Stuttgart, 1949-1953), *Destin. Revue culturelle roumaine* (Madrid, 1951-1972), *Caete de dor. Métaphysique et poésie* (Paris, 1951-1972), peut-être l'héritière en titre de *Luceafărul*, *Gânduri libere. Revue littéraire et culturelle* (1952-1953), *La Roumanie indépendante* (1945-1959), *Revue d'études roumaines* (à partir de 1953), *Semne. Revue de pensée, art et littérature* (1960-1963). Nous ferons référence à plusieurs de ces publications dans cet article, sans commettre des fautes méthodologiques trop importantes. Car, comme le fait remarquer Behring (2001), les mêmes auteurs rédigent pour la plupart de ces revues, parues dans plusieurs capitales européennes, et décident de leurs lignes éditoriales. Nous parlons ici de Mircea Eliade, Vintilă Horia, Horia Stamatu, Ștefan Baciu, Basil Munteanu, Monica Lovinescu, Virgil Ierunca, Alexandru Busuioceanu, George Uscătescu et d'autres encore.

Albu et Anghelescu (2009) indiquent que nous sommes ici en présence d'un véritable réseau intellectuel, car les mêmes auteurs publiaient dans toutes ces revues et ils faisaient souvent des comptes rendus des œuvres littéraires publiées par les auteurs des revues. Il y avait certes des aller-retour de ce type, que nous appellerions plus volontiers communauté intellectuelle que réseau. Ces auteurs parlent aussi d'un projet commun qui amènerait au «consensus culturel»: «éparpillées sur tout la mappemonde, [ces élites] essayeront et même réussiront un consensus culturel dont les valeurs se propageront par leurs revues, leurs sociétés et leurs cercles» (Albu & Anghelescu, 2009, p. 60).

La comparaison quantitative est d'avance inégale, même si les numéros de toutes les revues roumaines assemblées pourraient approcher ceux de la *Kultura* polonaise. Pour rendre la comparaison plus palpable, nous aborderons donc principalement les programmes de revues, leurs objectifs et leurs profils. Les éléments présentés ci-dessous nous ont paru comme les plus intéressants dans la présentation des cachets des deux revues.

4. Les objectifs identitaires et éditoriaux

4.1. Nihilisme ou héroïsme dans la culture européenne

L'objectif de *Kultura* était de proposer une «position activiste, même héroïque, qui s'oppose au pessimisme et même au nihilisme» (Bolecki, 2009, p. 152). Nous touchons ici peut-être à la distinction la plus importante entre les deux publications. Car, pendant que *Kultura* se tourne vers l'avenir et s'oppose aux discussions philosophiques sur le pessimisme européen, *Luceafărul*, et surtout les revues qui lui suivent, ont développé tout un programme sur le nihilisme. Behring (2001, p. 79) recense les articles et les ouvrages des auteurs roumains à ce sujet: «De l'esprit roumain, une étude du dissident Mircea Vulcănescu», in *Caete de dor*, Paris, 1952; *Europa absenta*, George Uscătescu, Madrid, 1953; «Le destinul de la culture roumaine», Mircea Eliade, *Destin*, 6-7/1953; *La tentation d'exister*, Paris, 1956 et *Histoire*

et utopie, Paris, 1960, Emil Cioran; «L'impasse des utopies», «Le déclin de la théorie», Horia Stamatu, *Fapta*, n°7/1956 et n° 8-9/1957; «Ernst Jünger et l'essence du nihilisme», George Uscătescu, *Caete de dor*, 1960.

Ce qui ressort, c'est l'image que les exilés ont de l'Occident. En empruntant à Friedrich Nietzsche, Max Scheler ou Oswald Spengler, les auteurs roumains s'immiscent dans le débat sur le pessimisme envers le progrès. L'Occident serait en pleine chute, et seulement sa capacité à se renouveler pourrait le sauvegarder. George Uscătescu (1969) s'adresse aux Roumains du pays, dans le contexte du «nouvel accès à la liberté de la culture roumaine». Le nihilisme auquel il incite est celui qui mène à la révolte de l'artiste, pris au piège de «la Société technocratique et l'Etat technologique». «Et celui-ci fait sienne la croyance que 'ni les anges ni les humains' ne peuvent l'aider et dans son âme croit la révolte. C'est ainsi que naît l'homme révolté, le nihiliste, des milliers et des milliers de disciples de Nietzsche, Dostoïevski et Lautréamont, et des grands non-conformistes. La Révolte et la Liberté vont ensemble.» (p. 9) Toujours Uscătescu, dans un article de 1956 expliquait que l'optimisme est interdit aux exilés car il signifie le retour au pays, retour impossible à ce moment-là (Uscătescu, «Nouvel itinéraire», *Destin*, n° 10/ 1956, quoted in Behring, 2001).

Du côté de *Kultura*, la déclaration des éditeurs, publiée dans le numéro 2-3 de 1947, évoque le renouveau et un mouvement littéraire qui représente une chance pour la renaissance de la culture européenne: «La culture européenne a perdu sa consistance, son habilité de résister et de rayonner. Cette période de menaces de l'après-guerre ne durera pas longtemps. [...] *Kultura*, se retrouvant au cœur même des aspirations européennes et de la renaissance culturelle, souhaite profiter de ce privilège et renouveler les liens avec le mouvement intellectuel polonais aussi bien en Pologne que dans la diaspora.» (Bolecki, 2009, p. 152)

Illustratifs pour ces lignes éditoriales sont les sommaires des premiers numéros des deux publications diasporiques. *Kultura* (Rome, 1947) avait choisi «La crise de l'esprit» de Paul Valéry, «La chute de la civilisation» de Benedetto Croce, un extrait de «La croisade sans croisées» d'Arthur Koestler, des essais politiques sur le marxisme et l'existentialisme, une étude de l'œuvre de Lytton Strachey, des poèmes de Federico Garcia Lorca et des extraits de mémoires et travaux des Polonais en URSS (Bolecki, 2009, p. 151). *Luceafărul* (Paris, 1947) publiait l'avant-propos, l'article de Mircea Eliade sur «Deux traditions spirituelles roumaines», Mihail Villara, «Louange à la culture roumaine», le poème de Horia Vintilă «Exil», «Confluences» d'Alexandru Andronic, une chronique culturelle sur la soviétisation de la culture roumaine par Iosif Moldoveanu. Les programmes éditoriaux sont donc clairement distincts. *Kultura* deviendra un véritable laboratoire d'idées européennes (voir le mémoire de master de Jolanta Dziewit). L'exil roumain sera très concentré sur ses propres activités.

4.2. Quelle politique?

Kultura n'était liée à aucune des sociétés polonaises de l'exil. Giedroyc a toujours tenu à préserver son indépendance intellectuelle et a refusé les mainmises sur sa revue. Le programme de *Kultura* était à la fois politique et social: politique car souhaitant la chute du communisme, la libération des pays sous influence soviétique et l'indépendance entière pour la Pologne, et social car réfléchissant aux fondements de la démocratie moderne et à la société moderne en Pologne. Ne croyant à la force des partis politiques, le créateur de *Kultura* voulait que sa revue soit «une arme intellectuelle qui accomplisse des objectifs politiques» (...). «*Kultura* s'est impliquée en politique en ne prenant part à aucune action, mais en créant des idées,

des pensées, et une vision, ciselant l'imagination politique et la sensibilité des lecteurs sur des sujets liés à la vie publique en Pologne, en Europe et dans le monde.» (Bokecki, 2009, p. 153).

Une question qui ne se pose pas nécessairement pour l'exil roumain – grâce, pour une fois, à son manque d'organisation en pôles – était les conflits entre diasporas. Or, le positionnement par rapport aux autres centres de la diaspora polonaise était central pour *Kultura*. Si l'enclave de Maisons Laffitte représentait la Pologne intellectuelle hors les frontières, le groupe diasporique de Londres était avant tout politique. Les relations entre les deux étaient certes respectueuses, mais mêlées de réserves des deux côtés (Bolecki, 2009, p. 153). Giedroyc caractérisait les londoniens par «une absence totale d'imagination, un emprisonnement dans le ghetto londonien. [...] Ils me considèrent comme un imposteur, car personne n'est derrière moi. Je n'ai pas été Ministre ou Ambassadeur. Je n'ai pas appartenu à aucun parti. Je n'ai pas de passé vénérable. Je ne suis pas colonel, je n'ai été que premier lieutenant pendant la guerre et avant j'ai été fusilier» (Boleck, 2009, p. 153). *Kultura* se comparait donc principalement avec un autre groupe diasporique polonais.

En ce qui concerne *Lucașfărușul*, Eliade écrivait à Basil Munteanu, le 8 septembre 1948, que «la revue n'est pas politique et n'est pas polémique. Son seul caractère politique c'est le fait qu'elle paraît» (Albu & Anghelescu, 2009, p. 152). En cela, l'objectif déclaratif de *Lucașfărușul* se rapproche de celui de *Kultura*. Mais, naturellement, et comme dans le cas polonais, il y avait des connotations politiques dans les textes, parfois des discussions qui n'étaient pas en rapport étroit avec le caractère littéraire du texte principal. Ces revues «s'étaient constituées aussi avec le but de devenir un contrepouvoir face aux revues du pays, où les rédacteurs étaient obligés – certains – ou acceptaient volontiers – les autres – un asservissement total envers le régime contrôlé par les soviétiques.» (Albu & Anghelescu, 2009, p. 153)

Dans le préambule du premier numéro de *Lucașfărușul* (1947), les auteurs parlent de «la pire crise du peuple roumain, dans sa longue et dramatique histoire», car il ne s'agit plus de la soumission des terres, mais «de l'abus de son âme». «Jamais on n'a essayé avec tant d'acharnement la mutilation de notre tradition historique, la perversion de notre langue, de nos croyances et de notre culture, l'anéantissement de notre spiritualité authentique.» Le pays se confronterait donc avec «un nouveau système de néo-servitude [*neoiobagie*] sans pareil dans l'histoire universelle» (*Lucașfărușul*, n° 1, 4). L'objectif de la revue était donc avant tout culturel et les autres revues de l'exil gardent principalement cette même ligne. Politiquement, il était souhaité la chute des régimes communistes, principalement en Roumanie, mais sans qu'une réflexion sur l'après-communisme soit menée.

En même temps, tous les écrivains exilés «ressentent le besoin de garder vivante la langue, l'art et la culture roumaine» (*Lucașfărușul*, n° 1, 1947). La notion de patrie, de pays d'origine et ses valeurs était très présente dans la réflexion de ces émigrés. Behring propose une interprétation sociologisante de cette représentation. Selon elle, la compréhension du pays par les exilés roumains se faisait en tant que communauté ethno-psychologique – telle qu'elle fut définie par Ferdinand Tönnies, c'est-à-dire «une forte identité du 'nous', des valeurs de légalité et d'ordre, d'humanité et d'honnêteté, liées aux valeurs chrétiennes fondamentales de l'amour, de l'espoir, de la croyance, comme de la quête d'un sens transcendantal à la vie» (Behring, 2001, p. 77).

L'objectif commun des deux revues était la lutte contre le communisme, mais dans le programme de *Kultura* figurait aussi la nécessité d'une collaboration entre la Pologne et les autres nations de l'Europe centrale et orientale afin de s'entraider dans cet objectif.

4.3. Quelle littérature?

Les crises de la littérature dans les pays d'origine animaient toutes les diasporas de l'Est. Le rôle que s'étaient fixés les rédacteurs de *Kultura* était de «'créer au sein de l'émigration un mouvement de pensée et d'action dans la sphère de la culture', d'organiser la vie polonaise selon les principes de l'égalité sociale, de la justice sociale, du respect pour la loi et de la dignité de la personne humaine» (Bolecki, 2009, p. 147). Avec des idées inspirées par les Lumières, l'idéal de Giedroyc était de mener des réformes sociales par des activités éducatives, académiques, littéraires.

Le rôle de *Kultura* est immense dans le rassemblement de la «communauté littéraire invisible» des émigrés (Bolecki, 2009, p. 168). Elle a récupéré et sauvé pour la littérature polonaise des auteurs qui auraient pu rester moins connus: Gombrowicz, Milosz, Straszewicz, Bobkowski, Herling-Grudzinski. Pour Giedroyc, la littérature, contrairement aux partis politiques, pouvait créer des modèles et inspirer le travail intellectuel, forger des attitudes qui puissent être investies par la suite dans l'intérêt de la communauté (Bolecki, 2009, p. 169).

Le programme de *Luceafărul*, publié dans son premier numéro, déplore la politique d'élimination des auteurs classiques en Roumanie. Ainsi, le rôle des écrivains exilés, qui bénéficient de la liberté d'écrire, sera de continuer la tradition littéraire et de combler «la syncope littéraire et culturelle roumaine», dans les conditions où création littéraire dans pays n'est pas digne de ce nom à cause des contraintes auxquelles elle est soumise (*Luceafărul, Cuvânt înainte*, n°1, 1947, p. 4). Dans le préambule de la revue *Destin*, 1951, n°1, les auteurs parlent du choix des exilés de la «liberté de soumettre notre réalité et celle de notre peuple à une analyse sans ménagements et courageuse» (citée dans Behring, 2001, p. 89). Il s'agit donc aussi d'une littérature engagée, agissante, pour les deux cas.

4.4. Quels auteurs?

Luceafărul souhaitait rassembler «tous les écrivains roumains de l'étranger, aussi divers soient leurs idéaux artistiques et aussi antagonistes soient leurs perspectives spirituelles. Cette collaboration n'a pas seulement le mérite de refléter la pluralité de nos orientations littéraires. Mais ce rassemblement gagne aussi une signification d'actualité immédiate: il témoigne de leur foi en la liberté [souligné dans l'original] et en leur idéal commun d'une histoire qui avance vers la libération de l'homme et non vers son asservissement» (n°1, 1947). Les auteurs se considèrent eux-mêmes comme des «écrivains engagés» et croient en l'importance du «moment révolutionnaire» qu'ils vivent, quand les intellectuels s'opposent à la «dictature culturelle des occupants actuels» du pays. La confiance en leur mission est renforcée par «la liberté de pensée et d'expression, si difficilement gagnée par les élites européennes et roumaines» (n°1, 1947).

Pour sa part, Giedroyc ne recherchait pas nécessairement des points de vue pluralistes, mais des «gens qui puissent provoquer» (Bolecki, 2009, p. 153). Le réseau des collaborateurs était très élargi pour pouvoir toucher aux sujets intéressants la Russie, la Lituanie, l'Estonie, la Lettonie, la Biélorussie, l'Ukraine et l'URSS.

4.5. Quel public?

S'adressant aux émigrés polonais, mais aussi aux Polonais du pays, *Kultura* voulait tirer un signal d'alarme sur la crise de la civilisation européenne, sur les dangers du communisme

soviétique et du nationalisme allemand, sur la situation très inconfortable dans laquelle se trouvait l'Europe centrale. *Kultura* est parfois décrite non comme une publication des exilés, mais comme une publication nationale qui paraissait à l'étranger (Lane & Wolanski, 2009, p. 203). La revue avait quelques 10000 abonnements et 1600 exemplaires arrivaient en Pologne par des moyens illégaux, le plus souvent dissimulés dans les bagages des voyageurs (Lane & Wolanski, 2009, p. 203). Elle était considérée comme un journal de l'élite, les témoignages postcommunistes indiquant que les classes populaires connaissaient peu l'existence de *Kultura*.

Si Giedroyc souhaitait que *Kultura* touche au plus grand nombre de lecteurs parmi l'émigration polonaise, c'était pour éviter que «les émigrés s'éloignent des affaires polonaises et pour que leurs liens avec la patrie-mère [*homeland*] ne deviennent pas seulement émotionnels et nostalgiques» (Bolecki, 2009, p. 152).

Luceafărul «est écrite pour les Roumains hors les frontières» (n° 1, 1947). Mircea Eliade, dans le même premier numéro, décrit la situation de la diaspora roumaine d'après la guerre comme inédite: «Pour la première fois dans notre histoire on peut parler d'une vraie *diaspora* [souligné dans l'original], parce que cette fois-ci la masse des réfugiés représente toutes les classes sociales et toutes les professions, et elle se répand sur toute la terre.» (Eliade, 1947, p. 27) La revue leur est adressée donc. A cause de l'absence quasi totale de samizdat en Roumanie, les revues de l'exil n'ont pas circulé dans le pays, à l'échelle de *Kultura*.

5. Les réseaux. Participations et initiatives

L'appartenance à des réseaux plus ou moins répandus ou la création de réseaux fait dépasser le niveau de groupe diasporique communautaire et permet la caractérisation d'un groupe transnational. Nous évoquons brièvement ici les relations des deux médias que nous analysons avec les intellectuels français et nous présentons plus en détails l'affiliation de *Kultura* au Comité pour la liberté et la culture et l'initiative de l'exil roumain de publier les Cahiers de l'Est.

5.1. Revues et réseaux «majoritaires»

Delaperrière (2012) pointe le paradoxe qui a caractérisé les relations entre *Kultura* et l'élite intellectuelle française. Giedroyc a refusé de publier un seul numéro en français, malgré sa reconnaissance envers son accueil dans ce pays. Les auteurs de *Kultura* ne publient pas dans les revues françaises non plus. Néanmoins, comme le démontre le même auteur, les contacts avec l'intelligentsia française étaient riches. Des «interventions ponctuelles et sporadiques» (Delaperrière, 2012, p. 232) ont fait que des personnalités comme Georges Bernanos, François Mauriac, Jacques Maritain, Daniel Halévy ou André Malraux soient devenus des amis de *Kultura*.

La lecture des journaux des membres de la diaspora roumaine indique les échanges très riches à l'intérieur de cette communauté. Lovinescu, Ierunca, Cioran, Ionescu, Eliade, Tudoran, Berindei, Goma, Nedelcovici, Stolojan communiquaient très souvent et constituait sans doute un «réseau», comme le nomme aussi Crăciun (2009). Mais les traces du réseau en dehors de la communauté roumaine ne sont pas très prégnantes. Il y avait les relations avec les grandes maisons d'édition, certes. Bujor Nedelcovici était devenu en 1987 membre de la rédaction d'*Esprit*. Mihai Niculescu (*L'Homme et la terre roumaine*, à Paris), Vintilă Horia (*Poésie roumaine*, à Salamanque), Ștefan Baciș (anthologies) ou Virgil Ierunca («Littérature

roumaine», dans *Encyclopédie de la Pléiade*, en 1957) publient en français des anthologies ou des critiques littéraires roumaines. Leur visibilité était donc relativement assurée.

5.2. Preuves. Revue française du Comité pour la liberté et la culture

Pierre Grémion propose une analyse aussi factuelle et objective que possible du rôle du Congrès pour la liberté de la culture dans la lutte occidentale contre le communisme est-européen, en se gardant bien d'insister sur le rôle de la CIA dans le financement de ses activités (Grémion, 1995). L'organisation a été créée à Berlin en juin 1950 grâce au pilotage de cinq personnalités: Melvin Lasky, Sidney Hook, Arthur Koesler, James Burnham et Irving Brown. Cent dix-huit personnalités participent au Congrès fondateur, et leurs noms paraissent dans *Der Monat*, revue berlinoise de Lasky. Parmi les participants français au Congrès, nous mentionnons Denis de Rougemont, Raymond Aron, André Malraux, Gabriel Marcel, Claude Mauriac. Grémion (1995) identifie quatre groupes parmi ces personnalités: les intellectuels anciens communistes, la résistance européenne non-communiste, les fédéralistes européens, les intellectuels émigrés des pays communistes. De ce dernier groupe faisaient partie beaucoup de russes, deux Tchèques, un Letton, deux Polonais: Joseph Czapski et Jerzy Giedroyc. Czapski est le seul intervenant qui parle de l'Europe centrale et surtout de sa situation culturelle. On commence ainsi à faire la distinction entre la situation en URSS, largement débattue par les intervenants russes, et l'Europe centrale, soumise à la soviétisation, mais souhaitant garder son cachet. Le 29 juin, Arthur Koesler a présenté le «Manifeste aux hommes libres», qui était le programme en quatorze points du Comité pour la liberté de la culture. En 1951, le Secrétariat général du Congrès est établi à Paris.

François Bondy est nommé directeur des publications et investit Czapski du projet de création d'une université des exilés. Il établit un programme de publications proposé à la réunion de Bruxelles, en novembre 1950. Pour la région qui nous intéresse, il est question de l'URSS, de la Tchécoslovaquie, de la Bulgarie, de la Pologne, de la Yougoslavie.

En mars 1951 commence la parution de *Preuves. Cahiers mensuels du congrès pour la liberté de la culture* et publie dès le début le nom de six publications éditées en France, considérées comme «sources fiables»: *La Réalité russe*, le *Bulletin de l'Association d'études et d'informations politiques internationales*, *Masses-Information*, *Kultura*, *Contact*, *Les Cahiers critiques du communisme*. Les objectifs de preuves étaient la défense de l'Europe et l'appui des valeurs européennes dans le combat contre le stalinisme, dans la tradition entamée par Denis de Rougemont, la dissociation entre culture russe et soviétisme; l'avancement de preuves contre le soviétisme (Grémion, 1995, p. 76). Il semble qu'on ait proposé à Giedroyc de transformer *Kultura* dans l'organe officiel du Congrès, mais le directeur de Maisons Laffitte a préféré son indépendance à cette reconnaissance internationale (Delaperrière, 2012, cite les journaux de Giedroyc).

Un épisode important dans la vie du Congrès et de la revue est l'accueil à Paris de Czeslaw Milosz. Réfugié à *Kultura* en 1951 après avoir rompu son contrat d'attaché culturel à Washington de la part de la Pologne populaire, il a été reçu à Paris par Silone et Denis de Rougemont de la part du Congrès et a publié dans *Preuves* tout de suite. Dans la collection «Essais et témoignages» de *Preuves*, il a publié quelques mois plus tard *La Grande Tentation. Le drame des intellectuels dans les démocraties populaires*, qui préfigure *La Pensée captive* et donne un nouveau souffle au Congrès pour la liberté de la culture.

Constantin Jelenski, essayiste polonais, est devenu, avec le soutien de Giedroyc, le directeur de la section Europe de l'Est du secrétariat général du Congrès. Il est devenu un collaborateur fidèle de Bondy et de *Preuves*. A l'apogée de *Preuves* et du Congrès, il décide ensemble avec Bondy de la lignée éditoriale de leurs publications, qui est ouverte sur le monde russe et germanique, mais qui publie aussi bien Gombrowicz, Cioran ou Ionesco.

5.3. Cahiers de l'Est

La revue paraît de 1975 à 1980 (20 numéros) aux éditions Albatros, ensuite, de 1991 à 1992, sous le titre *Nouveaux cahiers de l'Est* (quatre numéros), aux éditions P.O.L. L'initiative appartient principalement à Dumitru Tsepeneag, son objectif étant de ne pas faire une «revue d'émigration», mais avait «l'ambition de publier une revue internationale à Paris» (Tsepeneag, 1997, note du 7 août 1974). Le directeur de la publication était Sanda Stolojan, ancienne interprète officielle des présidents français de De Gaulle à Mitterrand.

L'objectif de la revue, formulé par Tsepeneag, rédacteur en chef, dans le premier numéro était de faire connaître au public occidental la vraie littérature de l'Est, qui ne se limitait pas à la littérature de contestation ou de témoignage, du type Soljenitsyne, à laquelle il était habitué. «Faire connaître en Occident la littérature de ces pays, pas seulement celle du témoignage, mais aussi celle dans laquelle se dévoilent de nouveaux mondes d'écriture, des formes nouvelles d'expression.

Mais le but profond de notre revue serait qu'elle n'ait plus de raison de paraître: cela voudrait dire que tous ces écrivains soient lus, appréciés, jugés selon les mêmes critères que les écrivains de n'importe quel autre pays, qu'il n'y ait plus la littérature de l'Est et l'autre» (Tsepeneag, 1975, p. 2).

Le premier numéro publie Ionescu, Tibor Dery, Octavio Paz, Horia Stamatu, François Fejto, Sorin Mărculescu, etc. Le second numéro publie Mircea Eliade, Miodrag Pavlovic, Lesez Kolakowski, Janos Pilinszky, Matei Călinescu, etc. Le numéro trois publie Milosz, Michel Deguy, Lajos Kassak, Bernard Noël, György Konrad, Constantin Jelenski, Wisława Szymborska, etc. c'est-à-dire, entre autres, des textes de Milosz traduits du polonais par Jelenski pour les Cahiers de l'Est et parus dans *Kultura*, un entretien avec Constantin Jelenski sur la littérature polonaise. Ce projet éditorial est peut-être le seul qui lie les diasporas intellectuelles polonaise et roumaine. Mais peu de références mutuelles se trouvent dans les deux médias.

En 1991, le constat de Tsepeneag est qu'il n'y a pas plus de connaissance de la littérature de l'Est en Occident que 15 ans auparavant, à part la publication de quelques nouveaux écrivains. Un nouvel objectif se rajoute à celui formulé en 1975: «faire connaître en France et dans d'autres pays francophones les écrivains de l'Est, entretenir un vrai dialogue Est-Ouest et contribuer à ce que les écrivains et les lecteurs de l'Est de l'Europe approfondissent leurs relations, car, attirés comme ils le sont maintenant par la culture occidentale, ils s'ignorent davantage entre eux. La langue française devient ainsi un véhicule privilégié pour les échanges culturels est-européens, ce qui représente un fait nouveau.» (Tsepeneag, 1991, p. 10)

Les quatre numéros de la nouvelle série ont été thématiques et reflétaient les préoccupations de l'après guerre froide: «A l'Est, dans l'imaginaire populaire, on cherche le coupable: le Juif? le Tsigane? l'Intellectuel?», «L'érotisme et ses tabous», «Les écrivains: Le pouvoir des sans-pouvoir?», «A l'Est, quelle modernité?», avec des contributions des auteurs de l'Europe centrale et orientale.

Une véritable coopération ou collaboration entre *Kultura* et les Cahiers de l'Est n'a jamais existé, mais même en 1991, la nouvelle série de la publication de Tsepeneag publie des textes ou des notes critiques sur les «auteurs de *Kultura*» comme Gombrowicz ou Czapski.

6. Conclusion: quelles diasporas?

Les positions et opinions des membres de l'exil roumain ont été entendues après 1989. Il est difficile de dire quelle a été leur influence exacte, mais il est certain qu'ils ont été écoutés et respectés au moins par une partie de la population. Comprendre les sens des idées des exilés roumains ne peut se faire à la simple lecture des revues. L'analyse des livres et des journaux intimes offre davantage d'informations sur les liens au sein de cette communauté diasporique d'exilés.

La plupart des historiens se mettent d'accord pour dire que l'influence des idées véhiculées par *Kultura* parmi les intellectuels polonais était très importante. Pour les années 1980, Snyder (2003) parle d'un «consensus en faveur du programme de *Kultura* qui était évident parmi l'intelligentsia de l'opposition polonaise qui a joué un rôle important dans Solidarnosc». Des éléments du programme de *Kultura* ont été mis en application par les gouvernements post-communistes: indépendance des voisins orientaux de la Pologne, acceptation de leurs frontières existantes et renoncement à toute volonté de modification des frontières à l'Est.

Lane et Wolanski (2009) sont plutôt mitigés quant à l'influence de *Kultura* et argumentent que la revue n'était pas suffisamment connue en Pologne. Et pourtant, ces deux auteurs, comme tout Snyder (2005), s'appuient sur des entretiens et des témoignages. La divergence de leurs résultats démontre la difficulté d'une démarche en termes qualitatifs au sujet de phénomènes relativement anciens. Ils sont aussi un défi pour les chercheurs de ce terrain d'étude. Notre objectif principal n'a pas été de mesurer et de comparer l'impact de deux groupes, mais avant tout de comprendre leurs différences à travers leurs idées.

Une des distinctions principales entre les deux cas étudiés est l'autodéfinition et donc le rapport à soi et au pays d'origine. Il n'y a pas de doute, les Roumains se considéraient comme des exilés et analysaient leur propre situation depuis cette position. Les élites de l'exil qui signaient les articles des revues diasporiques roumaines «souhaitaient qu'ils puissent décider eux aussi, de l'exil, de l'identité culturelle des Roumains, être des intermédiaires entre la culture roumaine et celle du pays hôte, être pour les exilés des foyers de rencontre et d'échange d'idées» (Behring, 2001, p. 45). Seul Eliade (1947) a essayé de donner le ton d'une «diaspora». Mais les autres auteurs roumains ne l'ont pas suivi et ont continué à parler de manière unanime d'«exil».

Or, dans les textes de *Kultura*, le mot n'est quasiment pas employé. Il s'agit de l'émigration polonaise et non d'un exil. Cette distinction sensible est définitoire du groupe diasporique polonais: les liens avec le pays devaient être gardés, l'influence dans le pays devait exister, la Pologne vivait par *Kultura* en dehors de ses frontières. Paradoxalement, l'enclave de Maisons Laffitte, comme l'Institut littéraire a souvent été nommé, n'a pas échoué dans l'isolement. Bien au contraire, ils ont développé une dimension cosmopolite qui a dépassé le niveau national, leur polonité. La lucidité de Giedroyc, qui était profondément européen et admirablement lucide et actif quant à l'avenir de la Pologne, s'opposait aux vues nobles et érudits, mais peu praticables sans un vrai programme, exposées par Eliade en 1947. La «vision œcuménique du monde et de l'histoire», que ce dernier prônait, n'a pas su trouver d'application durable. Le

projet des *Cahiers de l'Est* s'approche de cet objectif, mais, contrairement à *Kultura*, reste au niveau purement littéraire et ne sait pas s'ancrer autrement dans les consciences des gens, dans l'imaginaire diasporique ou national. D'autres projets postérieurs et contemporains, comme les revues *Seine et Danube* et *Au Sud de l'Est* (cette dernière ressemble plus que la première au projet de Tsepeneag), proposent à Paris de l'information sur une région somme toute peu connue en France. Le projet de rassemblement des archives ou des réseaux des diasporas centre-européennes qui sera initié par *Kultura* est aussi un avancement vers la consolidation des moyens des diasporas intellectuelles (source Association de l'Institut littéraire *Kultura*).

Dans les pays, après 1989, les membres de l'exil roumain ont pu être publiés et ont pris part aux débats initiés par la société civile naissante. Une fois la censure disparue en Pologne, *Kultura* a cessé d'être la seule publication indépendante. Les auteurs de *Kultura* ont commencé à publier en Pologne et des auteurs du pays ont publié dans *Kultura*. Petit à petit, le monstre sacrée de Maisons Laffitte, «le mensuel littéraire-sociétal s'est transformé en un périodique politique, mais ses éditeurs n'ont jamais renoncé aux articles culturels, principalement sur des sujets littéraires» (Pomian cité par Bolecki, 2009, p. 180). Par ailleurs Giedroyc a refusé toutes les distinctions polonaises qu'on lui a offertes.

Le modèle de fonctionnement des deux groupes est très différent. *Kultura* bénéficie de l'autorité d'un directeur, d'un meneur, qui est identifié à l'ensemble. *Luceafărul* avait certes Eliade, ou Lovinescu, ou Ierunca, mais les préoccupations universitaires et ensuite le départ pour les Etats-Unis du premier et les investissements dans l'activité littéraire et radiophonique à Radio Europe Libre et ensuite RFI pour les deux autres ont fait que l'exil roumain a été finalement peu structuré. A cela s'ajoute le fameux «exil intérieur» qu'on leur a souvent reproché qui faisait que chacun se concentrait sur sa propre tâche ou œuvre sans essayer de sortir de sa tour d'ivoire.

Ce qui sépare également les deux modèles de médias diasporiques est le fait que *Kultura* est devenue petit à petit un phénomène transnational pendant que *Luceafărul* (et nous incluons ici toutes les publications de l'exil roumain) demeure une pratique diasporique communautaire, tournée par son contenu presque exclusivement vers le pays d'origine. Ils s'intègrent dans le débat théorique au sujet de la «préservation des frontières» (*boudary-maintenance*) en tant qu'élément définitoire des diasporas (Brubaker, 2005). Le cas roumain est caractérisé par des relations soutenues à l'intérieur du groupe, même à travers plusieurs pays. Il correspond donc à ce type de diaspora. Mais ses membres, pris individuellement, privilégient en quelque sorte l'intégration dans la société d'accueil. Nous serions donc dans la situation d'une «diaspora malgré elle» ou malgré les volontés individuelles de ses membres, qui s'autodéfinissent surtout en tant qu'exil. Le cas polonais est caractérisé par des relations officielles, d'ordre intellectuel et pratique, avec les autres, l'extérieur. Mais ses membres souhaitent et respectent un certain isolement géographique (le groupe est clairement identifié à sa location de Maisons Laffitte) et relationnel (les rédacteurs vivent et travaillent dans la maison de l'Institut) pour s'assurer l'indépendance intellectuelle. Ainsi, de fait, *Kultura* est un exemple parfait de diaspora qui privilégie l'«érosion des frontières» (*boudary-erosion*), tout en choisissant un modèle de vie fermé, communautaire. Il s'agit donc d'un modèle d'identité hybride (dans la logique des études transnationales rappelée par Brubaker, 2005) malgré lui.

L'activité éditoriale est définitoire du cas polonais. Sa revue est l'enjeu principal de son existence. Le mensuel *Kultura* est un média diasporique par excellence qui, peut-être, contribue à empêcher la scission du groupe et son explosion ou sa diffusion dans la logique du mouvement transnational. Les revues de l'exil roumain n'ont pas été peu fertiles, mais peut-

être que la multitude des titres a empêché la formation d'un courant à véritable impact transnational. Pour *Kultura*, le média a fait maintenir la diaspora. *Luceafărul* a été fait par la diaspora, qui s'identifiant plus volontiers à un exil.

Sans avoir la prétention de bouleverser les catégories et de dévoiler des vérités cachées, notre article aboutit à enrichir les informations théoriques au sujet des diasporas intellectuelles et à rendre (encore plus) connues deux entreprises médiatiques dont les objectifs littéraires et culturels étaient indissociables des visées politiques et qui ont marqué notre temps.

Bibliographie

1. Albu, M., & Anghelescu, D. (2009). *Luceafărul – o restituire*. Bucarest: Ideea Europeană.
2. Bailey, O. G., Georgiou, M., & Harindranath, R. (Éds.) (2007). *Transnational Lives and the Media. Re-Imagining Diaspora*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
3. Bauböck, R. (2010). Cold constellations and hot identities: Political theory questions about transnationalism and diaspora. In R. Bauböck, & T. Faist, (Éds.). *Diaspora and Transnationalism. Concepts, Theories and Methods* (pp. 295-321). Amsterdam: Amsterdam University Press.
4. Bauböck, R., & Faist, T. (Éds.) (2010). *Diaspora and Transnationalism. Concepts, Theories and Methods*. Amsterdam: Amsterdam University Press.
5. Behring, E. (2001). *Scriitori români din exil (1945-1989)*. Bucarest: Editura Fundației culturale române.
6. Beck, U. (2002). *The Cosmopolitan Society and Its Enemies*. Theory, Culture & Society, 19 (1-2), 17-44.
7. Benda, J. (1927). *La trahison des clercs*. Paris: Bernard Grasset.
8. Bolecki, W. (2009). *Kultura (1946-2000)*. In J. Neubauer, & B. Z. Török. (Éds.). *The Exile and Return of Writers from East-Central Europe* (pp. 144-188). Berlin, New York: Walter de Gruyter.
9. Bozók, A. (Éd.) (1999). *Intellectuals and Politics in Central Europe*. Budapest: Central European University Press.
10. Brubaker, R. (2005). The 'diaspora' diaspora. *Ethnic and Racial Studies*, 28(1), 1-19.
11. Bruneau, M. (2010). Diasporas, transnational spaces and communities. In R. Bauböck & T. Faist. (Éds.). *Diaspora and Transnationalism. Concepts, Theories and Methods* (pp. 35-49). Amsterdam: Amsterdam University Press.
12. Crăciun, C. (2009). Monica Lovinescu at Radio Free Europe. In J. Neubauer & B. Z. Török. (Éds.). *The Exile and Return of Writers from East-Central Europe* (pp. 276-306). Berlin, New York: Walter de Gruyter.
13. Czapski, J. (1951). W Berlinie o zjednoczonej Europie. *Kultura*, 9.
14. Delaperrière, M. (2012). Kultura et les intellectuels français : stratégies, affinités, inspirations. In J. Nowicki & C. Mayaux, (Éds.). *L'Autre Francophonie* (pp. 229-242). Paris: Honoré Champion.
15. Dziewit, J. (2012). *L'institut littéraire «Kultura» – le laboratoire d'idées européennes et la maison d'édition en exil*, dir. J. Nowicki, Master Littératures du monde francophone, Université de Cergy-Pontoise.
16. Eliade, M. (1947). Două tradiții spirituale românești (despre Eminescu-Iorga vs. Caragiale-Lovinescu). *Luceafărul*, 1.
17. Faist, T. (2000). *The Volume and Dynamics of International Migration and Transnational Social Spaces*. Oxford: Oxford University Press.
18. Grémion, P. (1995). *L'intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture à Paris (1950-1975)*. Paris: Fayard.
19. Lane, T., & Wolanski, M. (2009). *Poland and European Integration. The Ideas and Movements of Polish Exiles in the West, 1939-91*. Basingstoke; New York: Palgrave Macmillan.
20. Mattelard, T. (2012). Les diasporas à l'heure des technologies de l'information et de la communication: petit état des savoirs», *tic@société* (en ligne), 3(1-2) «TIC et diasporas», mis en ligne le 14 décembre 2009. URL: <http://ticetsociete.revues.org/600>, consulté le 2 août 2012.
21. Nowicki, J., & Mayaux, C. (dir.) (2012), *L'Autre Francophonie*. Paris: Honoré Champion.

22. Snyder, T. (2003). *The reconstruction of nations: Poland, Ukraine, Lithuania, Belarus, 1569-1999*. New Haven; London: Yale University Press.
23. Suszko, M. (2000). *Kultura* and European Unification 1948-1953, *Polish Review*, 45(2), 183-195.
24. Tsepeneag, D. (1975). Editorial. *Cahiers de l'Est*. Paris: Editions Albatros, 1.
25. Tsepeneag, D. (1991). Editorial. *Les nouveaux cahiers de l'Est*. Paris: P.O.L., 1.
26. Tsepeneag, D. (1997). *Un român la Paris. Pagini din jurnal*. Bucurest: Cartea Româneasca.
27. Uscătescu, G. (1969). *Cultură și libertate*. Madrid: Collection «Destin».